

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title on header taken from:/
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments:/
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

En lisant les procédés de la Société Royale d'Agriculture Anglaise, nous ne pouvons manquer d'être frappé du contraste qui existe entre les hommes qui dirigent les affaires en Angleterre, et ceux du Canada. En Angleterre, depuis le plus élevé en rang, en talent et en place, tous s'unissent d'efforts pour promouvoir la prospérité commune de leur pays ; mais comment est-ce en Canada ? Nous devons tous concevoir combien grande est la nécessité des améliorations agricoles chez nous—il ne peut y avoir aucune différence d'opinion à ce sujet, et cependant avec quelle indifférence complète ne l'envisage-t-on pas ? Les affaires politiques les moins importantes paraissent attirer infiniment plus l'intérêt de nos hommes les plus instruits, que les améliorations agricoles, qui sont d'une importance bien plus étendue pour les habitants de ce pays, que toutes les questions politiques réunies ensemble. Nous paraissions envisager ici les choses sous un autre point de vue qu'aucun autre peuple de la terre. Il n'est peut-être pas à propos que nous référions ici à tout ce que nous avons fait pour promouvoir l'amélioration de l'agriculture, mais comme nous nous sommes rendu responsable pour un montant considérable dans les dépenses de la publication de ce Journal en Anglais et en Français pendant une année, nous espérons qu'on nous pardonnera, si nous exprimons notre regret par rapport au manque d'encouragement que nous avons reçu. Nous pouvons dire en toute sûreté que nous avons dépensé plus d'argent et de tems pour des publications sur l'agriculture qu'aucun autre individu de cette Province, et nous avons commencé ce Journal dans les deux langues dans le seul but de créer quelque intérêt pour les améliorations de l'agriculture, et certainement avec l'espoir que nous n'y perdrons pas, mais qu'au contraire nous obtiendrions d'amples souscriptions pour couvrir nos dépenses. Nous voyons cependant que nous avons été trompé dans cette dernière attente. Nous avons reçu les lettres les plus flatteuses d'approbation de la part du Clergé Catholique Romain dans toutes les parties du Bas Canada, mais ceci ne suffira pas pour nous dédommager de nos pertes de tems et de fonds. Si nos moyens étaient plus considérables, il ne nous coûterait pas de sacrifier quelques centaines de louis pour promouvoir l'objet que nous avons eu tant à cœur de

puis notre arrivée en ce pays. Eussions-nous seulement dix ou douze souscripteurs dans chaque paroisse du Bas-Canada, cela couvrirait toutes les dépenses, et sur soixante et dix ou quatre-vingt mille cultivateurs, l'on serait porté à croire que nous ne pouvons manquer d'encouragement pour le seul Journal d'Agriculture qui se publie au prix modique d'une piastre par année. Si nos matières éditoriales pèchent sous le rapport du mérite, nous pouvons dire que nos choix sont tirés des meilleures publications qui circulent sur les améliorations agricoles. Un encouragement généreux de nos humbles efforts nous porterait à écrire sur des sujets plus utiles au public et plus satisfaisants pour nous-même.

DE LA LUZERNE.

Nous avons souvent insisté sur la culture de cette excellente herbe, et notre opinion s'est confirmée de plus en plus sur la supériorité de cette plante par dessus toutes les autres comme objet d'engrais, cet été. Nous avons eu occasion de visiter une petite pièce de luzerne mêlée avec du trèfle rouge presque tous les jours et nous y avons fait une attention particulière. Cette pièce a déjà été coupée deux fois et quoique le trèfle rouge n'ait que quelques pources de hauteur, la luzerne est déjà prête pour une troisième coupe et en subira sans doute une quatrième avant que la gelée se fasse sentir.

La valeur d'une herbe qui passera par autant de coupes ne saurait être trop hautement appréciée, et nous regrettons que nos cultivateurs soient si peu disposés à en adopter la culture.

Il n'y a que peu de cultivateurs à qui leurs pâturages apportent suffisamment pour pouvoir nourrir amplement leurs bestiaux pendant la dernière partie de l'été et de l'automne ; ceux-là pourraient suppléer à ce défaut en se procurant quelques arpens de cette herbe pour la couper et en faire des engrais, de manière à soulager leurs pâturages. Deux arpens bien semés de luzerne, si la terre est bonne et bien enrichie d'engrais, donneraient suffisamment de nourriture pour engraisser vingt bestiaux depuis le milieu de Juillet jusqu'aux gelées, sans compter qu'ils fourniraient une récolte.

Indépendamment du soulagement que cela apporterait aux pâturages, les vaches à lait donne-

raient plus de lait et d'une meilleure qualité, car on sait que la luzerne contribue puissamment à augmenter la quantité et à améliorer la qualité de cet article. Un autre avantage que l'on retirerait du système des engrais, c'est que l'on augmenterait par là la quantité de fumier que le cultivateur pourrait faire, et tout le monde sait que le fumier fait en été est infiniment plus riche que celui que l'on accumule en hiver.

Les travaux qu'il faut pour couper et entretenir la nourriture verte pour les bestiaux à l'engrais apportent, nous le savons, de grandes objections de la part de ceux qui se contentent de leur laisser chercher une substance précaire là où ils le veulent; mais pour le fermier économe qui envisage ce sujet sous un point de vue judicieux et calculateur, cette objection ne devrait avoir aucun poids, vu que la valeur intrinsèque du fumier extra que l'on ferait, dédommagerait amplement pour le tems qu'on y passerait.

Il y a un autre motif qui a contribué à retarder la culture de la luzerne. La plupart des écrivains qui ont traité de ce sujet insistent sur la nécessité qu'il y a de la semer en sillons, et que l'on ait droit ou non, nous savons qu'il existe une grande aversion parmi la plupart des agriculteurs américains pour se donner cette peine; mais nous sommes convaincu que si la terre est bien préparée dans la vue de détruire les mauvaises herbes, cette culture étendue répondra au but que l'on se propose. Si l'on nous demandait comment préparer la terre, nous répondrions qu'elle doit être labourée avant et réduite en terreau au printemps aussi vite que l'on peut faire de bon ouvrage; qu'après l'avoir hersée, on devrait la laisser dans cet état jusqu'à ce qu'il poussât une récolte de mauvaises herbes, et qu'il faudrait alors les labourer à quelques pouces; nous herserions alors et nous laisserions la terre tranquille jusqu'à ce qu'une seconde récolte de mauvaises herbes l'eût couverte, après quoi nous transporterions notre fumier en l'y labourant et nous herserions la terre aussi fine que possible en semant la graine sur le pied de vingt livres par arpent, hersant la terre légèrement et répandant à la surface dix minots de chaux et dix minots de cendre par arpent, et nous finirions par faire usage du rouleau.

Si malgré les peines que l'on prend pour préparer la terre, les mauvaises herbes faisaient leur apparition en quantité pour nuire à la luzerne, nous les ferions arracher à la première saison. Après cela il n'y aurait plus de danger à appréhender, vu que la luzerne en croissant rapidement se protégerait elle-même contre les mauvaises herbes. Quant à la cul-

ture subséquente de la luzerne, nous préparerions la terre chaque automne avec des engrais composés d'autant de cendre que de fumier bien pourri, ayant soin de toujours bien herser la terre avant d'y étendre les engrais; après cette dernière opération nous y passerions le rouleau et, chaque printemps, aussi à bonne heure que possible, nous y répandrions un minot de plâtre par chaque arpent de terre.

Ceci peut être considéré comme un système de culture fatiguant, mais il ne l'est qu'en apparence, car tout ce que l'homme veut bien faire n'est en réalité aucun trouble, pourvu qu'il se résolve à l'accomplir; les peines apparentes indiquées par notre méthode devraient donc être considérées comme de peu de conséquence, quand on envisage qu'un champ de luzerne une fois bien semé servira d'engrais pendant dix ou douze ans, et qu'en suivant le plan de nourrir ses bestiaux chez soi, le cultivateur peut fournir à ses récoltes une plus grande abondance d'engrais qui, sans cela, lui deviendraient inutiles.

Voilà donc des considérations qui devraient avoir quelque influence. Les bestiaux auraient une plus belle apparence; les vaches à lait seraient plus dociles, donneraient plus de lait et d'une meilleure qualité, et conséquemment du beurre plus riche et en plus grande quantité, tandis que tous entreraient en meilleur état dans leur hivernement.—*American Farmer.*

ENCORE DE LA LUZERNE:—En aucun tems, (dit un Correspondant du *Mark Lane Express*), ai-je éprouvé la valeur de la luzerne aussi bien que pendant la sécheresse actuelle; j'ai maintenant presque fini ma première récolte que j'ai coupé toute verte pour les chevaux et les vaches, et dont une partie est très épaisse et mesure trente six pouces de hauteur; ma seconde récolte est maintenant de vingt quatre à vingt six pouces de haut et est aussi épaisse que la première. Je suis sur le point de la couper en foin. Elle ne paraît pas avoir été affectée le moins du monde par la sécheresse, ce que j'attribue à la profondeur à laquelle sont rendues les racines. J'engagerais encore les cultivateurs à en faire l'essai, car, des différentes espèces de nourriture d'été dont on se sert pour les chevaux, c'est sans contredit la meilleure; je suis aussi porté à dire qu'il ne peut pas y avoir de meilleure nourriture pour les vaches, car les miennes ont vécu entièrement la dessus pendant les trois dernières semaines, mes pâturages étant tout à fait brûlés à défaut de pluie, et

mes vaches ont fourni une grande quantité de beurre.—*Mark Lane Express.*

Du Boston Cultivator.

MANIÈRE DE REFAIRE LA TERRE ÉPUISEE.

Messieurs les Editeurs,—Je vous présente l'expérience suivante pour refaire les terres épuisées, qui sera lue avec intérêt; car le mode adopté est si judicieux et conforme au raisonnement, qu'une telle méthode doit nécessairement donner des preuves d'un grand avantage sous aucunes circonstances que ce soit. Je n'ai aucun doute que la méthode de mêler de la chaux avec la terre avant de s'en servir, serait regardée comme étant d'une plus grande importance dans l'application de cette substance à la terre qu'aucun autre mode; permettez-moi donc d'attirer l'attention de vos lecteurs sur ce fait que les engrais acquièrent, en les remuant souvent, "toute la ressemblance et l'odeur des cendres d'une savonnerie" et permettez-moi de citer, dans les termes mêmes de l'auteur, le rapport intéressant qui suit.

S. MARSHALL.

Je vous informerai que la ferme de Rockland a fourni un sujet propre à l'expérience, vu qu'elle a été bien réduite par les récoltes. Ayant lu dans différents ouvrages le résultat des semences de pâtre et de trèfle, on présuma que l'usage de ces deux objets formerait le montant des dépenses nécessaires pour fertiliser les champs en peu d'années; mais l'expérience a démontré que le plâtre et le trèfle dont on s'était servi furent tous deux perdus, vu que personne ne put constater dans aucune des saisons de l'année, sur quel champ on les avait déposés. Le sol était de la terre glaise froide ou pesante, bleue, blanche, brune claire, mêlé de quelques taches de glaise rouge, chargé de pierres et de roches d'un bleu foncé, en partie de quartz, mêlé de fer et de cuivre. On fit quelques unes des expériences avec du plâtre; on en fit d'autres en préparant le dessus avec de la chaux, au taux de 25 à 30 minots par acre; la chaux ayant été amenée à 25 milles du four, et étendue sur la terre à raison de 25 centimes par minot. On la forma en un lit, de six pouces d'épaisseur, et on la couvrit avec de la terre qui avait été labourée et jetée par dessus avant qu'elle fut éteinte; aussitôt qu'on l'eut réduite en poudre, on passa par dessus une herse pesante, et on tourna alors fréquemment avec la charrue et la herse le lit de chaux et de terre, jusqu'à ce que le tout eut pris la ressemblance et l'odeur des cendres d'une savonnerie, contenant environ dix parties de terre commune contre une de chaux. On

la mit alors dans des charrettes et on l'étendit régulièrement sur le champ; et chaque fois elle rapporta autant de trèfle que dix voyages de fumier d'étable par arpent. On suggéra l'idée de mélanger la chaux et la terre en répandant le résidu de la chaux et du sable ramassé autour des bâtisses, et en l'étendant sur les champs; le résultat fut, comme je l'observai, plus immédiat que n'aurait été celui d'aucune quantité égale de chaux claire, quoique le mélange de la chaux et de la terre fut le même: les pluies qui se succédèrent, enlevant le principe de fertilité de la chaux, comme avec un sas, sur la terre qui se trouve au dessous, la divisant complètement, et rendant chaude et dégagée cette partie de la terre qui était auparavant trop compacte et trop froide pour y entretenir l'herbe et les grains; lorsqu'immédiatement tout le sol qui, auparavant paraissait dur sous le pied, devint tellement élastique que des personnes qui en ont fait l'observation, en marchant sur le champ même le soir, furent en état de dire au juste jusqu'où s'étendait la chaux et les engrais: la couleur du sol se trouva également changée en celle de chocolat: maintenant ces résultats sembleraient établir que tout ce qui séparerait les particules du sol et y admettrait l'air, rendrait chaudes et fertiles ces terres glaises qui sont froides et pesantes, le passage libre de l'air enlevant avec lui l'acide, &c., et pour rencontrer cette idée, on adopta le système de labourer en automne qui réussit parfaitement. Pour en faire l'expérience, on laboura, il y a six ans, la moitié d'un champ en automne, et l'autre moitié au printemps; mais la partie qui fut labourée au printemps n'a jamais encore produit du grain ou de l'herbe égal à l'autre. Répandré du fumier dans l'automne pris sur les tas d'engrais, a été suivi d'un succès universel, tant pour le grain que pour l'herbe; les sels du fumier étant introduits dans la terre par les pluies, à la fin des gelées, qui avaient préparé jusqu'à un certain point la terre pour l'y recevoir. On avait également couvert de terre les substances végétales, et, lorsqu'elles furent bien pounies, on s'était servi d'engrais avec le même succès comme fumier d'étable; et tant qu'ils opèrent en séparant le sol et promouvant l'accès de l'air, ils fertilisent et changent la couleur du terreau.

W. YOUNG.

DES PATURAGES, TANT HUMIDES QUE SECS.

On divise les paturages comme les prés, en humides et en secs. Les paturages humides, c'est-à-dire, ceux dont le fond est naturellement abreuvé d'eau, sont proprement les pacages. Les patu-

rages secs sont connus sous les noms de *pâtures*, *pâtis* et *herbages*.

Toutes les pâtures humides ou sèches ne doivent qu'aux soins de la nature l'herbe qu'elles rapportent, et l'homme y contribue peu. Ce sont pourtant des biens estimés qui ne coûtent point d'entretien. On doit en être jaloux, les défendre contre les bestiaux, les voisins et les passans, et les ménager avec soin ; d'autant que, outre l'herbe qui sert au prompt engrais des bestiaux, outre la valeur intrinsèque du fonds qu'on peut de tems en tems défricher, pour y semer de forts grains pendant quelques années, et les remettre ensuite en paturages, on y met volontiers les plants de bien des espèces différentes qui donnent beaucoup de douceurs pour la maison, ne fût-ce qu'en perches, en fagots et en tronçons : on les plante dans les haies et dans les endroits inutiles pour le paturage ; et on met les arbres fruitiers fort au large à travers des pâtures mêmes.

On appelle communément pays gras, ceux qui abondent principalement en pacage, comme les pays de Bray et d'Ouche, la Basse-Normandie, le Berry, Poitou, la Bretagne, etc. Ce sont tous fonds naturellement gras et humides, où l'eau sort jusque dessus les côteaux. Les habitans n'y ont ordinairement que le tiers au plus de leur terrain en labour ; à peine y dépouillent-ils le grain nécessaire pour les provisions de leurs maisons : leur fort est en pâtures, et les herbes font toute leur richesse, de même que dans les grandes vallées. On y jette nombre de bestiaux maigres, principalement des poulains, des chevaux, des bœufs et des vaches qu'ils y engraisent, et dont ils font deux ou trois levées ou ventes par an ; et outre le produit de ces bestiaux, en chair ou en fruits, qui en vient, ils font un gros profit en volailles, beurre et fromages. On y met les moutons en automne et en hiver.

Il y a en Lorraine beaucoup de ces sortes de ménages qu'on donne à ferme avec des troupeaux entiers, et c'est ce qu'ils appellent des *mercariés*.

L'engrais n'y est guère en usage que dans les montagnes des Vosges, où les bestiaux trouvent leur nourriture pendant huit mois de l'année ; ils font le principal commerce des habitans.

La rareté des fourrages pendant l'hiver est ce qui embarrasse le plus dans nos pays gras. Ainsi le maître doit s'appliquer principalement à s'assurer de quoi fournir la nourriture et la litière à ses bestiaux dans la morte saison, par des achats anticipés avec prudence ; ou ce qui vaut encore mieux, à se les procurer lui-même sur ses terres, en y

cultivant avec soin toutes ces sortes de productions.

Le nombre des bestiaux qu'on met dans une pâture, dépend de la force et de la qualité de la pâture même. On y fait ordinairement trois levées, c'est-à-dire, qu'on y renouvelle les bestiaux trois fois par an. Deux génisses consomment autant de pâture qu'une vache, cent vaches autant que soixante bœufs, et un cheval est souvent compté pour trois vaches. Une pâture de cent vaches rapporte communément, au propriétaire qui la loue, seize cent livres par an ; et le profit est triple quand on la charge de bestiaux pour son propre compte ; il n'y a que l'avance à faire par soi ou par ses amis pour le premier achat des bestiaux ; le fond en rentre avec usure deux et trois fois par an, et en peu de tems on est en état de supporter, sans peine, une mortalité de bestiaux casuelle et rare.

Les pâtures sont ordinairement partagées en trois classes, et on y fait passer les bestiaux par gradation : on le met d'abord dégorger dans les moindres paturages, où ils se purgent et s'accoutument au verd, ensuite on leur fait paître d'autres herbages plus forts, qui leur donnent plus de nourriture et de corps : et ce n'est qu'en dernier lieu qu'on les met dans les pâtures succulentes, où ils prennent en peu de tems une graisse abondante et fine ; ils ne pourraient pas digérer cette nourriture si on la leur donnait de prime abord. Il faut avoir partout cette attention sur la différence des herbages, dont les uns sont plus propres à la nourriture et au lait, et les autres meilleurs pour la graisse. Quant aux vaches, ce ne sont souvent que celles qui cessent d'être bonnes laitières qu'on met à l'engrais, parce qu'elles rapportent davantage en laitage qu'en graisse.

Plus les bêtes qu'on met à l'herbe sont fortes et bien nourries, plutôt elles prennent graisse ; et le profit consiste à les avoir grasses de bonne heure et en peu de tems.

On fait dans un coin de la pâture plusieurs étables, pour héberger séparément chaque espèce de bestiaux, avec quelques chaumières pour le logement du Gardien et des Pâtres. Il est bon qu'il y ait dans la pâture quelqu'hangard ou quelqu'endroit garni de plants, afin que les bestiaux puissent s'y reposer à l'ombre pendant les grosses chaleurs qui fondraient leur graisse.

L'herbe que les bestiaux prennent en paissant dans les paturages, leur fait beaucoup plus de bien que celle qu'on leur donne à couvert dans les écuries ou dans les étables : celle-ci ne fait que

purger ; l'autre les rafraîchit, les égaie et les engraisse.

Les pacages sont les biens qu'on loue le mieux et le plus aisément, parce qu'il y a toujours assez de bouchers, de laboureurs et de paysans qui y mettent des bestiaux en pâture à loyer ; mais il faut leur en fixer le nombre.

L'économie permet de réserver en foin une partie de ses pâtures ; mais elle défend de donner à loyer, ni bouverie, ni aucune partie de ses herbes, quand on peut avoir à soi assez de bestiaux pour son profit personnel ; ceux qui en reçoivent à loyer, soit pour une herbe ou pour une demi-herbe, ordinairement changent trop leurs pâtures, en sorte qu'elles dépérissent sans que les bestiaux y engrassent ; mais pour le bon économiste, il tire à soi tout le profit en n'y mettant des bêtes que pour son compte, et en n'en mettant pas trop, afin qu'elles y prennent bien vite chair et graisse, et qu'il puisse toujours renouveler de bestiaux plusieurs fois chaque année.

Les bêtes jeunes et saines sont les meilleures pour le lait : on ne prend ordinairement pour l'engrais que celles qui sont plus âgées. Mais plus elles sont robustes, saines et bien nourries, plus elles sont susceptibles de graisse. La bonté du tempérament et de la race est aussi à considérer : et toute l'habileté des bouviers et des herbagers consiste à connaître la différence des pacages et des bestiaux, et à s'en pourvoir de bonne heure ; car le grand profit est d'avoir, pour la boucherie, des bêtes grasses dans la primeur, elles sont communes sur la fin de l'été.

Les herbagers prétendent que quand on a laissé monter l'herbe d'une pâture en foin et qu'on la fauche, cela fait tort aux plants de l'herbe ; et que si on la remet en pâture, elle en est moins garnie les années suivantes : il faut, selon eux, plusieurs années pour la bien rétablir parce que la fauchaison a tranché l'œil de la plante. Mais c'est une délicatesse mal fondée et maligne, pour discréditer la pâture ; la gaine du foin aide à la regarnir ; et la faux fait moins de tort à l'herbe que la dent des bestiaux, surtout des moutons.

Comme les pacages règnent souvent près des rivières, il est assez ordinaire d'y voir une pêcherie de l'alose, la truite, le saumon, et autres poissons, surtout de ceux qui remontent de la mer, et d'y avoir droit de pêche. Tout cela ne coûte point, ou peu de peines à faire valoir. On peut donner la pêche et la pêcherie à loyer séparément de la pâture ; mais, autant que faire se peut, il vaut mieux louer

le tout au même homme, non-seulement pour éviter les noises et les tracasseries entre deux fermiers voisins, mais encore pour prévenir le tort que la négligence ou la malice du fermier de pêcherie à entretenir le courant et les digues de la pêche, pourrait causer à la pâture en l'ensablant, en la noyant d'eau, ou en empêchant les écoulemens qui y seraient utiles pour le dessèchement de la pâture.

On n'a point coutume de semer les pacages, quoiqu'on sème les prés à foin ; et on laisse croître l'herbe des pâtures par le repos, ou on la trouve toute venue, et on jouit de ce que la nature a fait ; l'usage est seulement de les fortifier par le pacage des vaches et autres amendemens. Quand les greniers à foin sont vuidés, il faut en balayer toutes les poussières, et les semer sur les paturages qu'on aura fumés au commencement du printemps.

On peut pourtant faire des paturages de semence comme on fait des prés, puisque ce sont les mêmes herbes, qui ne sont plus belles et plus abondantes dans les prairies, que parce que les fonds en sont meilleurs et plus conservés.

C'est pourquoi aussi il faut, afin que les pacages soient bons, pratiquer ce qui a été dit des prairies : épierrier et dessécher le terrain ; renforcer les clairières, de terres et de graines ; entretenir les haies et les fossés, et faire généralement tout ce qui tend à conserver et à améliorer le fonds ; surtout détruire exactement les chardons et les joncs, les taupes et les taupinières ; entretenir le lit et les digues des eaux, principalement celles des ravines, afin qu'elles n'ensablent point la pâture, et qu'elles ne servent qu'à rehausser les endroits trop bas ; enfin détourner les eaux et empêcher qu'elles ne séjournent, parce que, pour le mois, c'est toujours de l'herbe perdue.

Les vaches et les moutons sont les bêtes de pâtures qui détruisent mieux les herbes grossières et les rejettons de plants qui peuvent infecter une pâture, parce que ces animaux broutent tout, et rasent de plus près que les chevaux.

Quoiqu'il soit de l'économie d'écarter les épines, bruyères, ronces et trainasses, pour avoir un taudis bien garni de bonne herbe, cependant il y a des laboureurs qui en laissent dans quelque mauvais canton, et ils ne les coupent que tous les deux ans, pour avoir de quoi garnir les haies de clôture ou pour les mettre au pied des arbres fruitiers, ce qui les tient frais et gaillards. Le plus sûr pour détruire les mauvais plants d'une pâture, c'est de les écarter jusques dans la racine ; ou de les couper pendant la lune d'août, lorsqu'ils sont en sève, et les motter ensuite pour étouffer ce qui pourrait rester de racines.

Les pâtres laborieux et affectionnés à leurs pacages épargnent à leurs maîtres, quand ils le veulent, la dépense et le détail de tous ces petits soins nécessaires pour honifier la pâture ; et ce n'est qu'un jeu pour eux, parce que, peu à peu, la chose se trouve faite en gardant leurs bestiaux. Ce sont des attentions auxquelles il est à propos de les déterminer, en intéressant leur humeur paresseuse par quelque petit présent.

Quand le fonds de la pâture est maigre et léger, l'herbe pousse avec plus de vigueur, si on y fait transporter de la neige en hiver : et je conseille à ceux qui ont des arbres plantés dans une terre légère et chaude, d'en ramasser pour la jeter au pied de ces arbres, soit fruitiers ou autres ; on n'a qu'à se servir, pour cela d'un petit tombereau à bras, avec lequel on met la neige par tas au pied des arbres ; mais elle ne convient point dans les terres grasses et humides, parce qu'il y a déjà assez d'humidité.

Il y a du ménage à couper les grands paturages en plusieurs pièces séparées par des haies vives, pour y faire passer et repasser les bestiaux successivement : on en aura beaucoup plus d'herbe et elle sera meilleure. C'est pourquoi on peut avoir recours à ce qui y est dit, à ce sujet sur la différence des herbes et sur celles des bestiaux pâturans.

Pour bien conserver les vraies pâtures, il n'y faut laisser entrer, en aucune saison, ni porcs, ni chevres, ni bêtes fauves, ni même aucuns oisons, ni coqs d'Inde, parce que ce sont toutes bêtes mal-faisantes à cet égard ; on n'en doit même permettre l'entrée aux bestiaux, auxquels elles sont destinées, que quand l'herbe a pris toute sa force.

Les pâtures que la mer baigne, sont très-bonnes pour toutes les bêtes à lait et pour les bestiaux qu'on engraisse pour la boucherie ; mais ces prés salés ne valent rien pour les chevaux, surtout pour les poulains, par la raison que j'en ai dit en parlant du haras.

Les pacages sont particulièrement pour les gros bestiaux ; on en fait les achats en Mai pour les jeter, sur la fin de ce mois, dans les pâtures. On n'en donne aux moutons et brebis que la dernière herbe, après que les chevaux, bœufs et vaches ont pâturé les premiers, c'est-à-dire, vers la Sainte Catherine. Les côteaux sont destinés principalement pour la païsson des bêtes blanches : encore ne les y met-on souvent qu'après que les vaches y ont passé.

On doit mettre séparément, dans les pacages, chaque espèce de bestiaux, sans mêler les bêtes chevalines avec les bêtes à cornes, celles-ci parmi

les bêtes à laine. On doit même donner aux poulains un herbage séparé des chevaux, d'autant qu'il faut à ces jeunes bêtes une nourriture plus légère.

On donne aux bêtes chevalines, les paturages les moins bons et les moins succulents, parce qu'un cheval mange autant que trois vaches, et il digère si peu, qu'on voit souvent les grains d'avoine tout entiers dans ses excréments : au lieu que les animaux qui ruminent, comme le bœuf, la vache, la brebis et la chèvre, à force de remâcher leur mangeaille qu'ils tirent du premier sac de l'estomac, digèrent plus parfaitement, mangent moins, engraisent plutôt, et donnent plus de lait que ceux qui ne ruminent point. Les bêtes qui ruminent, ont pour cette fonction trois venticules : les cerfs, les lièvres, les chamois et les écureuils sont aussi de ce nombre.

Il faut remarquer que les bestiaux à qui on a donné, en sec, une bonne nourriture avant de les mettre au verd, y prennent chair et graisse fine bien mieux et plus vite que ceux qui ont eu une nourriture languissante.

On doit aussi remarquer que les pâtures qui sont humides de leur propre fonds fournissent plus d'herbes ; elles se soutiennent malgré les plus fortes chaleurs, et ce sont celles qu'on charge le plus en bestiaux ; mais les nourritures y sont grossières, et dans les étés pluvieux, les pâtures sèches réussissent mieux : les bestiaux qu'on met à l'engrais, dans celles-ci, y acquièrent même toujours une chair et une graisse plus fines, surtout quand on n'y en met point trop.

Ailleurs que dans les pays gras ou abondans en paturages, comme le fort de l'agriculture est en terres à grains, on y a seulement quelques verges, clos, ouches ou courtils, de l'herbage desquels on nourrit le nombre des vaches nécessaires pour la provision de la maison, ou pour le débit journalier des laitages quand on est près des villes ; quelquefois même on met en herbes pour cet effet quelque portion des terres les plus proches de la maison ; ou bien on fait paturer aux vaches la première herbe des côteaux, qu'on laisse ensuite aux bêtes à laine. Mais en général on ne laisse en herbe que les terres usées ou peu propre à produire du grain.

Dans les pays de montagnes, on appelle *flabats*, les habitations que les Paysans s'y font dans des étables, où ils s'enferment pendant l'hiver avec leurs bestiaux sous la neige qui tombe sur leurs toits, et qui les couvre de plusieurs piques de haut : ils n'en sortent qu'à la fin du printemps, quand les neiges sont fondues.

Pour peu qu'une terre soit étendue, on y a souvent tant de côteaux, et tant d'orées de bois en pâtis, que les propriétaires si bons fermiers qu'ils soient, ne peuvent pas les faire valoir tous par eux-mêmes; en ce cas ils donnent permission aux paysans des environs d'y mettre leurs bestiaux en pâture à garde faite, en payant tant par chaque bête; parexemple, trois livres par vache, et deux sols et demi par mouton, pour chaque herbe. Je dis à garde faite, parce qu'il ne faut point souffrir qu'on mène ou laisse paître aucuns bestiaux séparés des troupeaux communs, afin qu'on soit assuré par les Pâtres du nombre des bêtes qui prennent la pâture, et que les bois, les grains et les plants voisins ne soient point exposés aux dégâts que font pres-que toujours les bestiaux séparés.

Il se trouve dans ces côteaux qu'on laisse en pâture, des veines de terre, qui ont du fonds, et qui, éprouvées par le labour, sont propres à tout ce qu'on veut. On emploie en plants ou en bois, les lieux qui ne conviennent qu'à ces usages; ou bien on défri-che pour un certain tems les endroits les plus plats, ou qui sont à portée des engrais: dans d'autres on fait du sainfoin, du trèfle, ou quelqu'un des autres herbages ordinaires; car depuis environ vingt ans, il y a peu de côteaux et de landes qu'on ne cultive, parce que le peuple multiplié connaît mieux que jamais que les biens solides sont le fruit de l'industrie et du travail.

RECETTES POUR EMPLOYER CERTAINS ENGRAIS:—Le guano, pour être bon, doit être d'un brun léger ou couleur de chevreuil, sec et poudreux, et ne doit pas être gluant au toucher; les morceaux, lorsqu'on les casse, doivent produire de petits cristaux clairs et brillants et sentir beaucoup l'ammoniaque, lorsqu'on les mêle avec un peu de chaux vive et qu'on les humecte avec de l'eau. On devrait conserver le guano très sec jusqu'à ce qu'on s'en serve, l'humidité le rendant sujet à se décomposer et à perdre son ammoniaque; on ne devrait jamais le mettre en contact avec de la chaux vive qui, comme on vient de le remarquer, enlève l'ammoniaque, mais on peut se servir du guano sur une terre qui aurait été chômée, il n'y a pas longtemps, et où l'on aurait bien mêlé la chaux, surtout après une forte pluie. La poussière d'os et le gypse sont trop bien connus pour nécessiter aucune remarque. Le gypse brûlé est le meilleur, il coûte environ 30s. le tonneau. On peut se procurer du sulphate de soda et de la magnésie, le premier à environ £3 10s. le tonneau

et la seconde à £6 ou £7 par tonneau. En se servant du guano pour les patates, on devrait l'appliquer à raison de 3 quintaux par arpent, soit en le semant à la main dans les sillons, ou en le jetant avant que les sillons soient formés et en répandant 18 verges de fumier sous la coupe des patates, recouvrant le tout comme à l'ordinaire et répandant du gypse en poudre sur les patates en les coupant. Le guano peut être mélangé comme suit: 3 quintaux de guano, 1 quintal de gypse, 1 quintal de sulphate de soda, un demi quintal de sulphate de magnésie, et 1 quintal de sel ordinaire jetés comme ci-dessus mentionné, et 18 verges de fumier répandu sur les sillons. Ce dernier mélange, après de nombreux essais, paraît être le meilleur qu'il y ait pour les patates et donne une récolte plus abondante que ne donnerait 40 ou 50 verges du meilleur engrais de ferme; et les récoltes subséquentes, autant qu'on en peut juger par l'expérience des trois dernières années, ne paraissent pas inférieures et dans certains cas sont plus belles que là où on ne s'est servi que des engrais de ferme. Le même mélange que pour les patates sert très bien pour les navets avec un peu de fumier; mais un mélange bien plus économique et sans fumier paraîtrait suffire, c'est à savoir, du guano, 2 quintaux et demi; de la poussière d'os, 6 quintaux ou quinze minots, et quand au gypse, au sel ordinaire et au sulphate de soda, 1 quintal de chaque à être jeté sur la terre que l'on doit former immédiatement en sillons comme de coutume ou avec la charrue à double soc, et la grain de navets doit être semée avec une civière. *Mélanges pour préparer le foin, les paturages et l'avoine.* Il faut préparer le foin que l'on a coupé avec les mélanges suivants, savoir: 1 quintal de guano, 4 quintaux ou 10 minots de poussière d'os fine, 1 quintal de gypse et un quintal de sel ordinaire donnent un tiers de plus dans les produits du foin, et les récoltes suivantes y gagnent beaucoup. La même préparation peut s'appliquer aux vieux et aux jeunes paturages avec beaucoup de profit et fait transporter à la terre au moins un tiers de matière de plus, indépendamment du bien qu'en retirent les récoltes subséquentes. On peut aussi appliquer cette préparation avec beaucoup de succès au bled, à l'orge et au bled d'inde, particulièrement dans les terres stériles et là où la paille doit être courte. Toutes les préparations d'ammoniaque et autres sels devraient s'appliquer dans une saison humide et de bonne heure, c'est à dire en avril, au tems où l'herbe et le bled commencent à profiter.

CHLORIDE DE CALCIUM :—Un correspondant référant à la correspondance de Mr. Bernays, de Manchester, à la Société d'Agriculture Royale sur les avantages du chlorure de calcium dans les saisons arides, désire savoir quelle quantité de sel il faut appliquer à la marne ordinaire pour produire le chlorure de calcium, ou pour se servir d'une expression plus connue pour produire le muriate de chaux. Ceci dépend en grande partie des circonstances et nous recommanderions à notre correspondant de s'adresser à quelque chimiste pratique dans son voisinage. En attendant, comme le sujet est d'une grande importance, nos lecteurs trouveront à propos que nous fassions l'extrait suivant des leçons sur l'agriculture, la chimie et la géologie par le professeur Johnstone ; " on dit qu'on a appliqué cette substance avec avantage aux différentes récoltes, surtout aux patates et qu'on a obtenu des effets merveilleux. Elle a fait pousser des artichauts et du bled d'inde de Jérusalem à la hauteur de quatorze ou quinze pieds, et fait atteindre les patates à la pesanteur de deux à trois livres. Lorsqu'on la prépare dans un état sec, cette substance s'évapore rapidement et dégénère en liquide. Le meilleur moyen de l'appliquer serait par conséquent, lorsqu'elle est dans un état de dissolution et suffisamment délayée pour n'avoir qu'un léger goût. Dans cet état, on peut appliquer cinq cent gallons par arpent en toute sûreté, au moyen d'une charrette à eau construite de manière à la laisser s'écouler sur le dessus des sillons, et des jeunes plants, au moyen de quoi l'on évitera les pertes inutiles."

MANIÈRE DE NETTOYER UN TABLEAU.—Mettez-y de l'azur en poudre, et frottez-le avec de l'eau et une éponge, cela emportera toute l'ordure et la fumée : vous laverez ensuite le tableau jusqu'à ce que l'eau soit nette. Ou bien, si vous n'y voyez plus rien, mettez-y du savon noir, et au bout d'une heure et demie ou deux heures, lavez-le et le frottez avec une éponge, jusqu'à ce que l'eau ne soit plus grasse ; mais ne laissez pas le savon plus de deux heures sur le tableau, parce qu'il emporterait toutes les couleurs. On se sert aussi d'urine toute chaude, ou de pierre de ponce broyée pour les tableaux grossiers. L'huile d'aspic est encore propre à enlever la crasse et nettoyer les tableaux ; mais il faut aussi prendre garde qu'elle n'emporte les couleurs ; on la fait avec les fleurs et les petites feuilles de l'aspic, qui est une espèce de lavande ; il en croît beaucoup en Provence et en Languedoc. Vous pourrez ensuite mettre sur vos tableaux un vernis simple, qui

n'est autre chose que l'écume de quelques blancs d'œufs battus dans de l'eau.

MOYEN DE NETTOYER L'ARGENTERIE SANS BOUILLITOIRE.—Prenez quatre onces de savon blanc, rapé dans un plat, avec une chopine d'eau chaude, pour un sol de pain et de lie de vin, avec autant d'eau chaude dans un autre plat, et pour un sol de cendre gravelée, avec pareille quantité d'eau dans un troisième plat ; puis trempez une brosse de poil dans la liqueur de pain et de lie, ensuite dans la gravelée, et enfin dans l'eau de savon ; lavez-en l'argenterie de l'eau chaude, et l'essuyez d'un linge propre et sec.

Le Journal d'Agriculture Canadien.

MONTRÉAL, SEPTEMBRE, 1844.

Nous en sommes rendu au neuvième numéro de notre Journal d'Agriculture, et nous prenons la liberté d'annoncer qu'il nous reste en main pour de nouveaux abonnés un nombre considérable d'exemplaires complets, tant Anglais que Français. Nous avons imprimé un grand nombre d'exemplaires dans les deux langues, dans l'espoir que nous obtiendrions des abonnés au tout, mais nous voyons maintenant que nous n'avons pas le nombre d'abonnés que nous nous attendions d'avoir. Il paraît que, par erreur, le journal n'a pas été envoyé à différents individus qui, nous le croyons, s'y seraient abonnés, et ce n'est que depuis quelques jours que nous avons découvert cette erreur. Nous espérons, néanmoins, que nos amis nous pardonneront cette négligence, et nous leur fournirons désormais une série complète d'exemplaires. Notre journal n'est pas, comme un journal politique, qui vieillit au bout de quelques jours. La plupart des matières d'une publication agricole auront toujours de l'intérêt pour le cultivateur, ou les amis du cultivateur. Nous avons fait tout en notre pouvoir pour rendre notre journal intéressant et agréable à nos abonnés, et ce ne serait certainement pas trop exiger que d'espérer de trouver des abonnés pour couvrir nos dépenses. Si le Journal ne mérite aucun encouragement, nous ne demanderons pas d'encouragement du public, mais si les matières qu'il contient sont de quelque prix, nous regardons comme une chose étrange que le seul Journal d'Agriculture publié dans le Bas-Canada ne fut pas bien soutenu. Nous avons également fait la dépense de traduire le Journal dans la langue française, et il reste maintenant aux amis des améliorations agricoles à nous indemniser des dépenses que nous avons encourues pour cette publication.

Nous pouvons féliciter les habitants du Canada sur les progrès et l'accomplissement des travaux du Canal St. Laurent, ouvrage public qui, lorsqu'il sera fini

devra être d'un avantage général pour la Province, en procurant des moyens aisés de communication depuis les parties les plus éloignées du Canada jusqu'à la mer. Cette grande communication par eau sera aussi utile à ceux qui ont à acheter qu'à ceux qui ont à vendre, en autant que la facilité de transporter les produits dans les deux directions, sera grandement améliorée, et que les dépenses en seront réduites. Ceci aura l'effet d'encourager les cultivateurs à récolter, et les marchands et consommateurs à acheter. Lorsqu'il faut transporter les produits au marché ou dépenser une partie considérable de ces produits, il en résulte de grands obstacles. Ce canal, une fois complété, vaudra un premium de trente sols par minot sur le bled produit dans le Haut-Canada, et sur tous les autres produits dans la même proportion, et donnera à la partie ouest du pays de grandes chances d'amélioration. Plusieurs regardent la construction de ce Canal comme une dépense inutile d'argent, mais en premier lieu l'argent dépensé n'est pas perdu, et circule au contraire de la manière la plus utile dont on puisse employer les capitaux. Ce sera notre propre faute si le pays ne produit pas de quoi donner beaucoup d'emploi pour le canal. Nous pouvons encore féliciter le public sur la perspective qu'il y a de l'établissement d'un Chemin de fer à travers les Townships de l'Est dans la direction de Boston. Ce Chemin de fer sera d'un immense avantage pour les habitans des Townships et ils ont droit d'exiger que cet avantage leur soit accordé aussi vite que possible, vu qu'on n'a jamais rien fait pour eux pour améliorer leurs moyens de communications avec Montréal. Nous pouvons répondre pour les Etats-Unis qu'ils sont des plus empressés de le voir compléter entre Montréal et Boston. Il est actuellement en pleine opération depuis Boston jusqu'à Concord, à une distance de 75 milles, dans la direction de la ligne du Canada. Si ce Chemin de fer était complété à Montréal, on ferait le trajet d'ici jusqu'à Boston en un peu plus de douze heures; on le fait maintenant en trois heures de Concord à Boston. Nous espérons qu'on fera tous les efforts imaginables pour compléter ce chemin aussi vite que possible. Ceci nous procurera des moyens de communication avec nos voisins des Etats-Unis, et nous sommes convaincu que des rapports aussi intimes entre deux nations qui devraient être anglaises, au moins dans leurs manières et leurs sentimens, auraient les effets les plus heureux. Nous pouvons désirer ces moyens faciles de communication par les Chemins de fer sans vouloir que les produits des Etats-Unis soient admis, exempt de droits, à moins que nos produits et nos manufactures anglaises ne soient reçus aux Etats-Unis sur le même pied. Lorsqu'une loi de réciprocité parfaite sera établie entre les deux pays, les cultivateurs du Canada n'envieront aucune loi particulière de protection pour eux-mêmes. Qu'ils réussissent ou non, ils se contenteront alors de cette loi.

Nous n'avons pas vu beaucoup de labourage d'été

cette année, quoique nous croyions qu'une quantité considérable de terre a été cultivée de cette manière, et que l'été lui a été très favorable. C'est un système d'améliorer la terre que nous désirons voir généralement introduit, et nous ne connaissons pas de moyen plus facile de l'améliorer. Nous savons que le labourage d'été est désapprouvé par plusieurs. Dans les Isles Britanniques où les plantes vertes et particulièrement les navets peuvent être cultivés sur un grand pied, on pourrait tenir les terres dans un état convenable de fertilité sans beaucoup de labourage d'été; mais même dans ce pays il y a de fortes terres glaises qui exigent qu'on leur donne un labourage d'été afin de les nettoyer et de les réduire convenablement. Une grande quantité des terres en Canada sont des terres glaises fortes et ne peuvent être convenablement cultivées sans le labourage d'été. Il n'y a pas une seule ferme dans le pays qu'on ne puisse beaucoup améliorer par ce moyen, si l'on s'en sert judicieusement, et nous recommanderions fortement qu'on l'adoptât. Nous ne pouvons faire croire ici des récoltes vertes suffisamment pour tenir la terre en bon état.

En Angleterre à l'heure qu'il est on considère que ceux des cultivateurs seulement qui lisent des "ouvrages sur l'agriculture" peuvent pratiquer avec avantage. Nous ne prétendons pas cependant dire, que les informations que contiennent ces livres remplaceraient le manque d'expérience pratique. Ce que nous voulons seulement soutenir, c'est que les renseignements qui circulent maintenant en général dans les publications agricoles en Angleterre et ailleurs, doivent être d'un grand avantage et d'une grande utilité pour le cultivateur pratique, quelque habile qu'il puisse être par une longue expérience. Il est peu de cultivateurs qui aient le moyen d'essayer de nouvelles expériences, mais ils peuvent voir dans les publications agricoles les résultats d'expériences faites par des hommes à l'aise, et ils peuvent adopter les nouvelles améliorations avec beaucoup moins de dépense et de risque, que s'ils étaient obligés de faire les premières expériences à leur propre compte.

Le cultivateur qui peut avoir la plus grande confiance dans sa propre habileté, pourrait trouver dans les publications agricoles des suggestions utiles auxquelles il n'aurait peut-être jamais pensé avant ce temps, et celui qui ne saurait retirer d'un journal d'agriculture pendant toute une année, plus d'avantages qu'il n'en faudrait pour le dédommager d'une année d'abonnement, doit être en vérité un homme bien égoïste, s'il ne permet pas à ses confrères cultivateurs et au monde entier de profiter de sa capacité supérieure et de son jugement, qui sont d'un caractère assez élevé pour n'être pas susceptibles de perfectionnement. Nous recommanderions de la manière la plus urgente à ces hommes qui ont assez de confiance en eux-mêmes pour croire qu'ils ne peuvent retirer aucun avantage en s'instruisant de plus en plus, de vouloir bien consacrer une partie de leurs connaissances

et de leurs talents à l'instruction de ceux qui n'ont pas de parcelles prétentions. Il y'a une espèce d'obligation chez tous les membres de la société d'en agir ainsi les uns envers les autres. Nous ne nous attendons pas à ce que tout le monde devienne des instituteurs, mais nous leurs proposerions de suivre l'exemple de nos amis des Îles Britanniques, et nous les engagerions à vouloir bien instruire ceux qui ignorent la pratique en fait d'agriculture pour l'avantage général. Nous ferons encore une autre observation. Il peut se faire que dans tous les cas où on peut pratiquer le labourage de la meilleure manière, les résultats obtenus peuvent n'avoir pas augmenté beaucoup l'aisance du cultivateur. Mais dans de tels cas nous devrions examiner s'il y a eu une forte récolte. Si c'est le cas, la distribution de celles-ci doit avoir fait du bien aux autres ; et la société entière doit en avoir profité. Si on recueille de grands produits sur une ferme, quoique la plus grande partie ou tous ces produits passeraient pour payer les travaux et les dépenses, ce serait certainement un plus grand avantage pour le pays, en fournissant les moyens d'employer des journaliers, que si la ferme ne produisait que la moitié ou le quart de cette quantité. Celui qui récolte en quantité, soit pour lui-même ou pour d'autres, doit être un membre plus utile à la société que celui qui laisse sa terre sans la cultiver. Ceci est une proposition claire et qui mérite l'attention.

Comme nous avons déjà beaucoup recommandé nos travaux publics, tant ceux en contemplation que ceux en voie de construction, on nous permettra de présenter quelques observations au sujet des empiétations auxquelles les cultivateurs peuvent être exposés sur la ligne de ces ouvrages pendant les progrès de leur construction. Nous croyons que plusieurs et même la plupart de ceux qui ne sont pas exposés à des empiétations considèrent que, vu que l'on paie aux cultivateurs la valeur des terrains nécessaires pour la construction des Canaux ou Chemins de fer et cela sur expertise, ils ne devraient nullement se plaindre, quelques empiétations ou quelque dommage qu'ils pourraient essayer à l'avenir. Nous regardons ceci comme une opinion très injuste, particulièrement par rapport aux cultivateurs résidents sur l'Île de Montréal, qui ne peuvent jamais profiter des Canaux comme moyen de transport pour les produits au Marché. Un grand sujet d'imposition pour les cultivateurs est celui de ramasser un grand nombre de journaliers le long de la ligne des ouvrages, sans leur fournir d'abri ni de bois pour se chauffer. Ces pauvres gens ne peuvent qu'élever une cabane construite de planches, qui n'est pas assez bonne pour mettre des bestiaux à l'abri, et il leur faut nécessairement du bois pour se chauffer et faire cuire leurs provisions, partout où ils peuvent s'en procurer. Sous de semblables circonstances, il n'est pas très probable qu'ils se donnent la peine de s'informer à qui appartient le bois, se trouvant en Amérique, où l'on considère le bois comme étant en abondance.

La conséquence est que les cultivateurs doivent souffrir du dommage dans leurs bois ou clôtures, et quand à leurs clôtures, ces dommages sont souvent très grande, en autant qu'ils les exposent à des empiétations sous beaucoup de rapports. Ce sont là les inconvenients des travaux publics que l'on pourrait, nous le pensons, empêcher en grande partie en fournissant des abris convenables et du bois de chauffage pour les journaliers, et en mettant ces dépenses au nombre de celles qui font partie de la construction des travaux publics. Nous croyons qu'il serait bien plus juste d'en agir ainsi que de souffrir que les cultivateurs soient molestés, ou de permettre aux journaliers de subir de grandes privations par le manque d'abri et de feu convenables. Si le Bureau des Travaux Publics ou les entrepreneurs de ces travaux pourvoient à ces choses, les journaliers seraient mieux disposés, par ce qu'ils sentiraient que l'on se donne quelque trouble pour les mettre à leur aise. On ne peut faire les ouvrages sans eux, et nous sommes persuadé que si l'on prenait plus de soin pour pourvoir à leur aisance tandis qu'ils font les travaux, ils se conduiraient d'une manière beaucoup plus satisfaisante et plus avantageuse. Nous ne pouvons, pour le moment, suggérer les moyens d'y parvenir et peut-être que nous ne devrions pas essayer à le faire.

Nous sommes cependant convaincu que la chose pourrait être faite, et nous croyons que ce serait un grand motif pour engager les journaliers à se conduire d'une manière convenable. Le canal ne peut être construit sans le travail de ces hommes, et comme ils ne peuvent pas se procurer des maisons pour se loger sur la ligne, on devrait leur fournir un abri et du feu comme choses nécessaires à la vie, quelques soient les gages qu'ils puissent recevoir en outre. Si l'on fournissait tout cela aux journaliers, on pourrait les tenir dans de justes bornes et les empêcher de commettre aucunes empiétations. Ce serait un grand avantage pour les journaliers et pour la société entière, qu'on adoptât des mesures de cette nature dans tous les travaux publics et qu'on fournit à ceux que l'on emploie un logement convenable et du bois pour se chauffer. Dans tous les cas, ceci mettrait un frein à la nécessité de voler du bois. Lorsqu'un homme croit qu'il est justifiable par les circonstances de s'approprier ce qui ne lui appartient point, cela l'entraîne à de mauvaises habitudes, et à ne faire aucun cas du droit de propriété. Il faut montrer aux employés qu'on s'occupe de leur aisance, lorsqu'on requiert leurs travaux. Il ne suffit pas qu'ils reçoivent de certains gages, quel qu'en soit le montant, s'ils n'ont, pour se loger, que les champs, ou de misérables cabanes construites par eux-mêmes, comme celles où nous les avons vu obligés d'hiverner, et qu'ils peuvent emporter en aucun temps, lorsqu'ils sont déchargés de leur ouvrage.

Nous n'en imputons nullement le blâme aux entrepreneurs de l'ouvrage pour ces objets, et nous n'en faisons mention que pour que les autorités prennent la chose en considération. Cela peut avoir un effet

très démoralisateur que d'employer des hommes sous le gouvernement et de ne leur point donner l'abri ou le feu nécessaire, mais comme ces gens s'en procurent là où ils pourront en trouver, nous croyons que ceci fait beaucoup de dommage aux cultivateurs. On devrait dire aux journaliers : " nous avons besoin de vos services, nous vous avons donné un logement et du feu convenable, et nous vous donnons en outre tant de gages, ainsi donc nous attendons en retour que vous ferez votre devoir et que vous vous conduirez comme il faut, lorsque vous serez employés." Sous le système actuel, on met les journaliers à l'ouvrage là où il n'y a pas de maison pour les loger ; ils reçoivent de certains gages, et on les laisse aller chercher leur abri sous l'arbre ou le fossé le plus prochain, et leur feu à la clôture la plus voisine, n'importe à qui elle appartient. Nous avouons avec franchise que nous ne pouvons nous attendre à ce que des étrangers éloignés de leur demeure et de leur famille, et se trouvant dans un pays étranger, soient bien particuliers dans leur conduite sous de pareilles circonstances. Il y a des devoirs réciproques entre le maître et son employé qui doivent être remplis par celui qui a le plus d'éducation d'abord pour servir d'exemple à l'autre.

Nous avons vu le résultat d'une expérience rapportée au "*North Cornwall Experimental Club*," le 27 de Juin dernier, démontrant les effets produits en couvrant des paturages avec des couches de paille. Le champ a été visité par plusieurs membres de la société qui ont été parfaitement satisfaits du résultat de l'expérience que l'on a rapporté dans les termes suivants :

"La paille avait été répandue par dessus environ un tiers de la largeur du champ, et sur toute la longueur de l'est à l'ouest. Mr. Jones fit râtelier la paille à une certaine largeur en haut et en bas de la ligne de division et à plusieurs points en différents endroits. La différence était bien marquée : presque toute l'herbe où l'on n'avait pas mis de la paille était claire et courte, et le champ paraissait presque aussi brun que la terre elle-même. Mais là où la paille avait été répandue, l'herbe présentait une verdure vivante et était épaisse et assortie, confirmant par là le rapport de Mr. James sur son énorme augmentation. Il l'avait coupé et pesé, et l'augmentation s'élevait au taux de 2,240 lbs. par arpent. Immédiatement après le dîner à Tree Inn, le président lut une lettre qu'il avait reçue du Révérend J. Davis, de Kilkhampton, mentionnant le succès complet d'une expérience qu'il avait faite au moyen du guano pour la destruction du ver qui, en venant en contact dans ses premières forces avec cette substance, est sûr d'y rencontrer une mort presque immédiate."

Il ne peut pas y avoir de doute qu'une quantité donnée de paille produira plus de bien sur la terre dans laquelle elle aura été labourée, que la même quantité qu'on aurait simplement réduite en fumier sans y ajouter autre chose.

Le manque de capital aussi bien que le manque d'habileté, sont un grand obstacle à l'avancement des améliorations en fait d'Agriculture Canadienne, et on doit pourvoir aux deux avant qu'on puisse s'attendre à ce qu'il y ait beaucoup d'amélioration. Le capital ne peut être employé avantageusement par le cultivateur, sans des connaissances pratiques, mais il est également certain que, quelques soient ces connaissances, on ne saurait faire beaucoup de bien sans capitaux. En Canada, ceux qui ont des fonds ne paraissent pas du tout disposés à les investir dans des terres ou dans l'agriculture, ce qui explique jusqu'à un certain point l'état arriéré de notre agriculture. Il n'y a que là où il y a beaucoup de fonds à la disposition du cultivateur que l'agriculture est conduite d'une manière convenable, dans les Iles Britanniques. Les institutions monétaires dans ce pays sont entièrement ou presque entièrement commerciales et pour l'avantage du commerce, et n'ont aucune liaison avec l'agriculture. Il en est tout à fait autrement dans les Iles Britanniques et particulièrement en Angleterre et en Ecosse, où les améliorations de l'agriculture ont fait dernièrement des progrès si étonnants. Les hommes qui occupent des emplois qui leur donnent une grande influence ici, trouveront presque toujours faute de l'état arriéré de notre agriculture, mais ils n'adopteront jamais aucune mesure pour l'améliorer. On pourrait conduire les terres en culture en Canada de manière à leur faire produire trois fois la valeur de ce qu'elles donnent actuellement, en employant plus de capitaux, et en s'en servant plus judicieusement pour leur culture ; mais on ne fait pas le plus léger mouvement pour accomplir cet objet désirable, qui augmenterait annuellement les revenus de la Province de plusieurs millions de louis courant. Que sont toutes les questions politiques qui ont si longtemps agité notre peuple, et quelle importance ont-elles, comparées avec les avantages qu'il retirerait en doublant son revenu annuel ou ses moyens d'aisance ?

Nous nous sommes longtemps efforcé d'attirer l'attention publique à cette proposition bien simple, mais nous regrettons d'avoir à le dire, presque toujours sans succès. Nous espérons toutefois que l'époque n'est pas éloignée où ce sujet attirera d'avantage l'attention du public.

Nous croyons que c'est un grand obstacle aux améliorations de l'Agriculture en ce pays, que de n'avoir pas occasion de choisir nos instruments d'agriculture, nos graines, &c., comme en Angleterre. Si nous avions une société semblable à la Société Royale d'Agriculture Anglaise, nous pourrions en espérer les mêmes résultats ; une telle société pourrait avoir ses fermes-modèles avec ses écoles et ses bibliothèques. On pourrait enseigner sur ces fermes, après une investigation minutieuse, la meilleure manière d'égoutter ; l'arrangement le plus

complet, le plus durable et le plus économique pour les bâtisses de fermes ; le moyen le plus avantageux de labourer et de faire succéder les récoltes ; la plus grande économie pour les engrais et le labour ; la quantité de graines qu'il faudrait semer par arpent, et la distance pour la semer ; l'effet de tremper la graine dans le fumier ou autres liquides ; l'état le plus avantageux de maturité dans lequel il faut couper le grain ou l'herbe ; le système le plus avantageux pour abriter et nourrir les bestiaux en hiver et les engraisser ainsi que les moutons à l'herbe en été ; le meilleur moyen de faire de la clôture, et d'entretenir les clôtures pour la vie. Un directeur entendu, salarié et responsable ou un comité de directeurs devraient s'assurer avec exactitude de tous ces objets. On pourrait alors recommander en toute sûreté le résultat de toutes ces expériences dans la pratique générale, et l'on aurait une occasion de visiter soi-même la ferme, les ouvrages, les instrumens et la conduite de chaque département, et on devrait donner une publicité générale à toutes ces matières.

RAPPORT D'AGRICULTURE POUR LE MOIS D'AOUT.

Nous avons eu une quantité considérable de pluie au commencement de ce mois, et une saison tout à fait propre à produire la rouille dans la récolte des bleds ; mais nous ne pouvons dire exactement jusqu'à quel point la maladie a fait des ravages. Un cultivateur nous a informé qu'il avait semé le 20 d'avril, le bled ordinaire de quatre mois dans ce pays, et que, quoiqu'il ne fut pas beaucoup endommagé par la mouche, il avait été détruit par la rouille, et qu'il avait semé dans le même champ à une époque avancée en mai, un peu de bled de trois mois nouvellement importé, qui était exempt de la rouille et de la mouche. Nous avons du bled de cette dernière espèce, en partie le 24 et le 25 de mai, qui est exempt des ravages de la rouille et de la mouche. Si tous les cultivateurs avaient soin de conserver de ces différentes sortes de bled qui ont échappé tant à la rouille qu'à la mouche cette année pour les semer l'an prochain, et s'ils n'en semaient point d'autres, nous serions sûr de retirer encore en Canada de pleines récoltes de bled. Nous croyons qu'il y a maintenant une quantité suffisante de bled propre pour la semence de l'année prochaine dans ce pays, et nous recommanderions fortement aux cultivateurs de l'employer seulement pour la semence. Il est inutile de présenter aucunes remarques sur l'ensemencement du bled d'automne, vu qu'il devrait être ensemencé avant ce tems, si c'est possible, mais s'il n'est pas ensemencé main-

tenant, nous recommanderions qu'on le mit en terre avant le milieu du mois de septembre ou pas du tout. Il rapportera beaucoup mieux sur de la terre labourée en été, et s'il était même possible d'appliquer vingt minots de chaux par arpent, cela dédommagerait amplement le cultivateur pour le coût de la chaux.

Il est beaucoup à regretter que la chaux ne soit pas plus employée pour l'agriculture en Canada. Il n'y a aucune substance applicable au sol qui produirait plus que celle-là pour les améliorations nécessaires pour retirer de bonnes récoltes de bled et d'orge. Le prix de cet article devrait néanmoins être beaucoup plus bas qu'il n'est à présent pour encourager les cultivateurs à en faire usage.

Nous avons besoin ici d'un peu de cet esprit public pour faire avancer ces choses et pour établir des fourneaux construits de manière à brûler la chaux pour en fournir aux cultivateurs à des prix modérés. C'est une grande erreur de supposer que l'attention que l'on donnerait à de tels sujets ne produirait pas un bien général pour le pays, mais on paraît perdre de vue cette considération. La quantité de bled cultivé en Canada cette année sera considérable, et il est très encouragé de savoir que ce grain précieux peut s'y récolter. La récolte d'orge est excellente et généralement bien engrangée. Nous ne pensons pas qu'il y en ait eu autant de semé cette saison que la saison dernière, vu qu'il y a eu beaucoup plus de bled de semé, et nous nous en réjouissons, vu que cette dernière espèce de grain est la seule que l'on exporte. Les pois avaient une aussi belle apparence que ceux que nous avons vu en campagne. Un monsieur nous a informé cette année, que l'application du gypse dans les pois avait produit beaucoup de bien, et nous croyons qu'il améliorera mieux cette récolte qu'aucune autre.

L'avoine sera en grande abondance ; le bled d'inde, là où il a été semé dans des terres convenables, a beaucoup augmenté. Les patates sont généralement bonnes, excepté là où elles ont manqué en partie par suite de la sécheresse ou de l'humidité de la terre. Elles sont maintenant tellement avancées qu'elles promettent une abondante moisson. Le foin a produit une pleine récolte, mais on en a endommagé beaucoup en le serrant. Nous croyons qu'il y en a une grande quantité d'endommagé. Le prix des marchés maintenant excède de bien peu ce qu'il faudrait pour rembourser au cultivateur ses dépenses en le fauchant, en le serrant, l'emportant au marché et payant les droits de la ville, et ne laisse presque rien pour la terre qui l'a produit, ce

qui a été généralement le cas depuis plusieurs années. Nous croyons cependant que le foin haussera de prix avant qu'on en retire une autre récolte. Le foin se vend maintenant à Montréal à environ un cinquième de ce qu'il se vend sur les principaux marchés d'Angleterre. Ceci fait une grande différence dans la valeur des produits que fournit l'agriculture dans les deux pays. Les produits de la laiterie sont abondants et les prix modérés. Ceci est une branche de la culture Canadienne qui n'est pas conduite de la manière la plus propre et la plus avantageuse, et nous pensons qu'il nous manque des laiteries convenables, des ustensils et des femmes qui sachent faire comme il faut le beurre et le fromage. Les fruits ne seront pas abondants cette année en conséquence des chenilles du printemps qui ont fait de grands ravages dans les vergers. On pourrait se procurer du travail, si les cultivateurs avaient les moyens de donner de l'emploi aux journaliers. Nous croyons que ce serait un grand avantage pour les cultivateurs, que d'offrir des récompenses à de bons domestiques. Celui qui est bien au fait des ouvrages d'une ferme, et qui est disposé à les bien exécuter et à faire diligence, tant en l'absence qu'en présence de son maître, vaut mieux que deux ou trois hommes qui n'agiraient pas ainsi. Il n'y a pas d'état où les bons journaliers soient plus nécessaires que sur une ferme, et quand ils sont bons et fidèles, on devrait les encourager pour servir d'exemple aux autres. On peut avoir de bonnes récoltes, et les bien conserver, avec beaucoup plus d'aisance et de certitude, lorsqu'on emploie de bons et habiles serviteurs que lorsqu'il en est autrement.

Côte St. Paul, 31 Août, 1844.

MANIÈRE DE SE PRESERVER DU TONNERRE — On se demande souvent quel est le meilleur moyen de se préserver du tonnerre? Si vous êtes dehors, il faut éviter les arbres et tous les objets élevés, et lorsque la lumière suit immédiatement le coup, ce qui indique que le nuage est prêt, la plus sûre position est celle de se coucher. Il faut éviter les rivières, les étangs et les ruisseaux, par ce que l'eau est un conducteur et que ceux qui seraient dans un bateau sur l'eau, seraient des plus exposés à être frappés par l'éclair. Si vous êtes dans la maison, le milieu d'un appartement spacieux et tapissé est assez sûr. Il faudrait éviter le voisinage de la cheminée, car le fer du grillage, la suie qui l'entoure et l'air échauffé et clarifié qu'elle contient sont des conducteurs suffisants que l'on devrait par cela même éviter. Il n'est jamais sûr de s'asseoir près d'une fenêtre ouverte, par ce qu'une coulisse d'air humide est aussi un conducteur du fluide,

ce qui fait qu'on devrait fermer les fenêtres dans cette occasion. Nous sommes comparativement en sûreté dans le lit, car la plume et les couvertes sont de mauvais conducteurs, et nous sommes en conséquence assuré jusqu'à un certain point dans cette situation contre l'électricité.

SOCIÉTÉ ROYALE D'AGRICULTURE EN ANGLETERRE.

ASSEMBLÉE A SOUTHAMPTON.

Un autre grand règne est arrivé dans le monde agricole, la semaine dernière, semaine qui a abondé en souvenirs heureux, semaine où nous avons eu l'inexprimable satisfaction de donner et de recevoir des cultivateurs anglais, les suppôts et les appuis de la splendeur anglaise et de son agriculture, les félicitations les plus cordiales, que nous ayons jamais rencontré pour célébrer une autre assemblée annuelle de la Société Royale d'Agriculture en Angleterre. Sans le désir d'être prolix dans notre introduction, nous ne pouvons nous empêcher de passer légèrement en revue les progrès déjà faits et la situation actuelle de cette société vraiment nationale et grandement importante. En jetant un coup d'œil sur l'époque de sa création, nous avouons franchement avec toute la certitude que nous en avons, que nos lecteurs concourront avec nous dans l'opinion, que ses progrès ont été de nature à rendre sa position assez ferme, et sa base assez solide, pour produire dans l'esprit d'un grand nombre un véritable étonnement. Il faut en rendre grâce aux efforts infatigables de ses appuis, dont le nombre, quoiqu'il n'exécède point celui des particules de sable qui bordent la mer, s'est accru au delà des espérances mêmes des plus présomptueux. Les nobles et les gentilshommes de toutes les opinions se sont donnés la main pour accomplir cet objet important, après s'être soigneusement dépourvus de tous préjugés politiques, et n'ayant en vue dans toute la force du terme que cette grande œuvre, l'amélioration de l'agriculture. Quel est donc celui qui ne désire désormais de se rallier avec orgueil à cette union? Quel est donc celui qui n'aperçoit de prime abord que ce sont là les avant-coureurs d'améliorations futures dans cette science, encore à son berceau, l'agriculture du royaume-uni. Il est évident qu'une semblable société est maintenant devenue indispensable; et il est également visible qu'elle est maintenant le centre général d'où se dirigeront désormais l'énergie et les talents des hommes, par les applications chimiques et mécaniques du siècle aux améliorations agricoles. Il pourrait se faire que quelques personnes fussent disposées à considérer ces observations comme superflues; mais nous croyons qu'il est du devoir de tout le monde, quelque soit sa position dans la société, de s'efforcer par tous les moyens, quelques faibles qu'ils soient, de soutenir et de mettre à exécution les principes d'une société semblable à celle qui attire maintenant notre attention.

L'ordre du jour a commencé par l'exposition publique

DE LA COUR AUX INSTRUMENTS

sur les huit heures. La partie du terrain que l'on avait destiné aux instruments consistait dans environ la moitié de l'enclos, qui était bien plus étendu qu'en aucune autre occasion: d'où l'on peut conclure que l'on avait préparé les plus grandes commodités pour les différentes exhibitions, et que l'on avait donné aux visiteurs une bonne occasion d'examiner les charrues, &c. Ce grand quaré était occupé par des remises ouvertes, arrangées en lignes parallèles, et audessous étaient les instruments convenablement numérotés et placés.

La vue de ces remises à aucune distance produisait le plus beau coup d'œil ; tout, en un mot, offrait un aspect des plus agréables et une apparence unique. Quand aux différents instrumens d'agriculture, nous pouvons dire sans crainte qu'on n'a jamais vu auparavant un plus grand étalage de génie et de talens. Il y avait par exemple près de cinquante échantillons de différentes espèces de charettes, audessus de soixante instrumens pour couper la menue paille, le foin et la paille, différentes espèces de barates et de presses à fromage, environ trente ou quarante espèces de machines à écraser, près de cent différents semoirs, trente ou quarante espèces de herses, et des charrues à les compter par centaines. Venaient ensuite les pompes, les râteliers, les rouleaux, les scarificateurs, les machines à semer, les engins à vapeur, les auges, les roues, les machines à peser, à vannier, à préparer, et autres machines et instrumens d'agriculture à l'infini ; au point qu'on se serait perdu avant de parcourir la moitié seulement de cette exhibition extraordinaire, ou de comprendre la cinquantième partie des inventions ingénieuses que l'on soumettait à l'examen public. Les juges, comme on se l'imaginera sans doute, dont la décision a plu à tout le monde, avaient une tâche des plus pénible à remplir ; mais, nous sommes heureux de le dire, on a rendu justice à chacun de la manière la plus impartiale.

Quand aux nouveautés de cette exhibition, il y en avait peu qui méritassent aucune observation particulière. Il y a cependant un fait qui mérite, à cette époque, une attention particulière, nous voulons parler des améliorations apparentes que l'on a faites dans les machines à égoutter. Les prix réduits auxquels, proportion gardée, on peut se procurer maintenant ces tuiles, devront être d'un grand avantage pour la masse des agriculteurs ; tout en facilitant la culture de terres qu'on ne pourrait peut-être jamais labourer autrement ; et en augmentant par là la culture du sol. Quoiqu'il y en eut d'autres dans la cour qui fussent très recommandables, celle qui était construite de la manière la plus simple est celle qui fut produite par les Messrs. Ransome, de Ipswich, et à qui l'on décerna une médaille d'argent et £10. Nous ne pouvons trop recommander cette machine faite par la main d'homme, car elle est assurément une des plus uniques et des plus utiles que nous ayons jamais vu. Elle est de l'invention de Mr. Etheridge. La présence des visiteurs dans cette partie de la Cour aujourd'hui n'était pas très nombreuse, eu égard à

L'EXHIBITION PUBLIQUE DE LA MANUFACTURE DES INSTRUMENS.

qui devait avoir lieu sur la ferme de Mr. C. Cator, de Swathling, où se trouvait concentré l'attraction ; toutes les voitures étaient employées pour transporter le monde en cet endroit, le chemin depuis Southampton jusqu'au lieu de l'exhibition étant littéralement couvert de voitures, &c., qui menaient les curieux et les intéressés au lieu de la destination situé à environ quatre milles de Southampton. On estime qu'il y avait audessus de dix mille personnes présentes à cette exhibition.

Les juges en cette occasion se conduisirent de la manière la plus impartiale et la plus satisfaisante pour le public.

L'endroit choisi était une plaine d'une étendue considérable, une prairie de très, voisine d'un chemin de fer. La terre n'était pas en bon ordre pour y travailler, étant extraordinairement dure par suite d'une longue sécheresse. A midi précis, le concours des charrues commença. On mit en mouvement seize charrues, parmi lesquelles se trouvaient deux échan-

tilions de charrues américaines présentées par le professeur Colman. Le contraste entre l'ouvrage de ces charrues d'outre mer et les charrues anglaises était des plus frappant, et refutait de la manière la plus parfaite les remarques de félicitation personnelle de Daniel Webster qui, à son retour d'Angleterre, avança qu'il n'y avait rencontré aucun instrument digne de comparaison avec ceux de l'Amérique. Nous avons examiné particulièrement l'ouvrage de ces charrues ; et, comparées avec les côtés mis de la charrue anglaise, qui paraissaient comme faits au rabot, elles nous ont paru communes, dures et irrégulières. L'ouvrage des charrues en concours, aux deux exceptions près dont nous venons de parler, était généralement bon, surtout si l'on considère l'état de la terre. Parmi ces charrues était un nouvel instrument, fait par les Messrs. A. Ransome, ayant un devant mobile, ajusté au bout du soc afin de saisir plus ou moins la terre, ou de l'incliner plus ou moins latéralement vers la terre. Cette charrue remporta un prix de dix louis et une médaille d'argent, en concourant avec les autres comme charrue pour la terre pesante ; et remporta aussi un prix de dix louis avec une médaille d'argent en concourant avec les charrues pour la terre légère. Il y avait aussi en fait de charrue un autre instrument de la même fabrique dont la forme particulière consiste en ce que le soc de cette charrue est destiné à creuser les fossés à quatre pouces et demi de profondeur, et neuf pouces de large, de manière à laisser l'angle de la tranche du fossé précisément à 42 degrés. Les meunes individus montrèrent une autre charrue que l'on avait préparée pour de la terre profonde et tenace et qui attirera une grande approbation. La charrue à patente de M. Locock, aussi exhibée par les Messrs. Ransome, était une des meilleure machine qui fonctionnait très bien. Elle remporta un prix de £5. Les autres instrumens que l'on essaya étaient une charrue à deux roues pour pulvériser, inventée par M. Wm. Mason, pour travailler de la terre légère : une charrue à équilibre à une seule roue, par Messrs. Tasker et Fowle, venant des ouvrages de fer de Waterloo, Andover ; une charrue en fer à équilibre, par le comte de Ducie, qui remporta un prix de £5 à l'assemblée de la Société Royale d'Agriculture à Bristol. Une charrue travaillée en fer à deux roues, avec un soc à patente, par Messrs. Sanders, Williams et Taylor, de Bedford, conduite par deux chevaux. Une charrue à une roue par M. Hugh Carson, de Warminster ; une charrue à patente en fer, pour du sable et autre terre légère ; une charrue en fer, avec un timon et le devant en acier, inventée par Ransome, et fabriquée par Messrs. Sims et Brown, de Tollard Royal, dans le comté de Dorset ; une charrue à une roue, inventée par Messrs. Barratt, Exall et Andrews, de Reading, montée avec un soc tourné découvert pour labourer les terres argileuses et autres terres tenaces.

L'essai que l'on fit de ces instrumens fut assez bon. Vers la fin de l'exhibition, on essaya dans un champ voisin les autres instrumens sur la terre, consistant en semoirs, herses, machines à écraser les mottes de terre, et différents autres objets qui tous attirèrent l'attention générale. Cette exhibition étant finie, la foule des visiteurs se dirigea, en partie vers la cour aux instrumens, tandis que les autres s'en allèrent du côté de la ville par les chemins les plus convenables. Ce qui mit fin aux procédés du jour.

CULTURE ET PREPARATION DU LIN.

MANIERE DE LES ARCLER:—Sarcler le lin aussitôt qu'il a atteint quelques pouces de hauteur, et qu'on peut le distinguer facilement des mauvaises herbes. Une des grandes causes de la supériorité du lin étranger pro-

vient de la peine que l'on se donne pour le sarcler; on est sûr que la récolte dédommagera par ce moyen de toutes les dépenses que l'on aura encourues. Ce sarclage est fait à l'étranger par les femmes et les enfans qui, avec des hardes épaisses autour de leurs genoux, se traînent par terre. Ce qui fait beaucoup moins de dommage aux jeunes plantes que de marcher dessus. Ils travaillent aussi, en faisant face au vent; de manière que les plantes, en les pressant, peuvent se relever encore et qu'on peut leur aider à reprendre leur position naturelle. Ce fait prouve quelle attention minutieuse l'on donne à chaque circonstance qui peut affecter en aucune manière la récolte. La plante tendre pressée de cette manière en revient bien vite; mais lorsqu'on la tortille ou qu'on l'aplatit de différentes manières, elle en revient rarement.

MANIÈRE DE L'ARRACHER ET DE LA COULER.—Le meilleur signe pour juger du tems auquel il faut l'arracher est, lorsqu'on s'aperçoit que les deux tiers de la tige sont jaunes et qu'ils perdent leurs feuilles; mais la fibre est dans le meilleur état possible avant que la graine soit tout-à-fait mûre; et si le cultivateur n'a en vue que la qualité de la fibre, il devra arracher le lin sans attendre que la graine soit entièrement mûre. La graine, cependant, est de grande valeur par rapport à l'huile qu'elle contient, ou comme nourriture, et elle forme un objet important dans la valeur de la récolte, vu qu'elle peut produire de 4l. à 7l. par arpent d'Irlande. Celui qui la fait pousser doit peser et déterminer lui-même ces avantages, et il lui faut quelque jugement pour s'assurer du tems exact où il pourra retirer le plus grand prix pour sa récolte; car il y a une grande différence d'opinion sur ce point. En Belgique on considère qu'en l'arrachant de bonne heure, on en obtient du lin plus fin; tandis qu'en Hollande, on pense que, quoiqu'il paraisse plus fin, il est néanmoins plus faible, et grandement défectueux en fait de poids, lorsqu'il a été écoché et sérané. Lorsqu'une partie de la récolte est abattue, il faut l'arracher aussi vite que possible et la mettre à part; les brins les plus longs étant attachés séparément des brins courts et moyens. On fait une attention particulière à cela sur le continent, et le fileur y trouve le moyen d'en augmenter la valeur, ce qui doit indemniser celui qui cultive ce grain, pour son trouble extra. Lorsque le lin est arraché, on l'étend par terre, par poignées, en le mettant en petits tas et répandant chaque poignée sur le travers de l'autre; ou on le laisse sécher pendant un jour ou deux. On l'attache ensuite en gerbes ou paquets, (dont chacun peut contenir environ deux poignées); on le transporte du champ, pour le couler, ou on le coule immédiatement, après quoi on le porte à l'eau pour l'y tremper. L'habitude de serrer le lin à Courtrai, aussitôt qu'on l'a arraché, (sans auparavant le lier) convient bien à ce pays. On le met debout par poignées, les unes à côté des autres, le bout de la racine étendu, et le haut se joignant en forme de la lettre A, de manière à faire des tas d'environ huit pieds de long, au moyen d'un lien qui tient les bouts fermes. De cette manière il résiste à la pluie, tourne au vent et sèche vite. On peut sous huit ou dix jours le lier en petites bottes, et l'emporter pour le couler et le tremper; ou on peut l'entasser dans le champ ou le mettre en grange; il faut en ôter la graine à loisir pendant l'hiver; et tremper le lin dans le mois de mai suivant. On recommande fortement cette méthode dans ce pays, là où on pourra l'admettre. On s'assure par là de la meilleure saison pour le tremper et faire pousser l'herbe, saison comparativement oiseuse, lorsqu'on n'est point appelé à récolter des moissons plus importantes. On dit aussi que le lin s'améliore beaucoup en le serrant pendant deux ou quatre ans.—*Belfast Mercantile Register.*

À la dernière grande assemblée agricole de la Société Royale d'Agriculture Anglaise tenue à Southampton, on adopta les résolutions suivantes au sujet d'un Collège d'Agriculture:—

“Qu'on a bien besoin dans ce pays d'écoles d'agriculture, dans lesquelles on puisse acquérir la connaissance des sciences, maintenant reconnues comme essentielles à l'agriculture, et, en rapport avec les travaux pratiques d'une ferme conduite sur les principes les plus approuvés.”

“Que le plan pour l'établissement d'un collège agricole près de Cirencester, développé par les députés qui ont assisté à cette assemblée est destiné à effectuer cet objet désirable.”

“Que cette assemblée recommande fortement à la société agricole de vouloir bien donner son appui et son encouragement à l'établissement de ce collège, qu'elle regarde comme le premier pas à faire pour diriger la génération à venir des cultivateurs vers des principes bien fondés, et qu'elle recommande spécialement aux cultivateurs en général l'importance qu'il y a d'assurer à ceux de leurs enfans, qu'ils destinent à remplir le même état, le grand avantage que l'on peut retirer du genre d'éducation que l'on reçoit dans un pareil établissement.”

Les observations suivantes faites par le Comte de Hardwick, à une assemblée de la Société Royale d'Agriculture Anglaise, sont dignes de l'attention de nos hommes politiques du Canada. La différence dans les opinions politiques n'empêche pas les hommes en Angleterre de s'unir pour le bien public:—

“Ils avaient le plaisir de voir réunis autour d'eux des hommes de toutes nuances d'opinion politique, qui s'étaient assemblés pour un seul et même objet: et il saisissait cette occasion pour avancer que suivant lui, ils avaient la plus grande obligation à leur noble président, le Comte de Spencer, pour avoir pris la ferme résolution de refuser d'accéder aux demandes de ceux qui n'avaient pu comprendre que bien faiblement la nature et la constitution de cette société en s'adressant à lui pour résigner sa situation actuelle, par ce qu'il différait avec eux sur une question politique. (*Écoutez.*) Oh! à quel état serait réduit ce pays, s'il n'y avait pas de foyer où l'on pût se mettre à l'abri des querelles de partis, s'il n'y avait pas de terre neutre où l'on pût se rassembler pour la prospérité commune du pays, (*écoutez, écoutez.*) Ils possédaient maintenant cette terre neutre dans cette société, terre où on ne permettait à aucunes amosités politiques de s'introduire; et ils étaient des plus obligés à Lord Spencer pour avoir en le courage de confirmer, par sa détermination, l'esprit des lois de la société, mettant par là pour jamais la question de côté, et scellant ainsi l'avenir de la société comme une institution durable et établie pour le bien du public (*applaudissemens*).

DESTRUCTIF : DES RATS.—Le Dr. Ure, F. R. S., a communiqué par le canal de Mr. Pusey, M. P. les résultats suivans d'expériences sur la meilleure manière de préparer le phosphore comme poison pour les rats:—“On a publié dans le Journal de la Société Royale d'Agriculture, il y a plusieurs mois passés, une recette pour préparer un antidote pour l'objet ci-dessus, par un monsieur anglais résident en Allemagne. Cette préparation consistait principalement en phosphore mélangé avec de la farine et du sucre. Un de mes amis à Derbyshire, qui a une ferme très étendue en a fait usage et il a trouvé qu'elle rencontrait l'objet

en vue; mais ce n'est qu'avec une grande difficulté qu'on peut la préparer, vu l'insolubilité et même l'immiscibilité du phosphore dans l'eau, qui sont accompagnés des plus grands dangers par rapport au feu. Le procédé dont j'ai reconnu le succès parfait est comme suit:—Mélangez du saindoux dans une bouteille plongée dans de l'eau chaude à environ 150° F; introduisez y une demi once de phosphore par chaque livre de sain-doux, ajoutez ensuite une chopine d'esprit de whiskey éprouvé; bouchez bien la bouteille après en avoir chauffé le contenu jusqu'à 150°, en l'ôtant en même temps du bain à l'eau, et remuez la doucement jusqu'à ce que le phosphore se répande d'une manière uniforme étendue et produise un liquide qui imite le lait. Ce mélange une fois refroidi, en s'agitant d'abord de temps à autre, produira une composition blanche de phosphore et de sain-doux, d'où l'esprit s'évaporerait spontanément, et on pourra le vider pour s'en servir encore, car il n'en entre rien dans la combinaison; mais il ne sert qu'à changer le phosphore, et à la répandre en particules très fines sur le sain-doux. Lorsqu'on fait chauffer bien doucement cette composition grasse, on peut la verser dans un mélange de farine de blé et de sucre mêlés ensemble, et y donner ensuite de la saveur à volonté avec de l'huile de rhodium. La saveur peut varier en se servant d'huile d'anisette, &c. Après avoir fait cette pâte en petites boules, on la met dans les trous à rats. Sa lumière, dans la noirceur, attire leur attention, et comme elle est agréable au palais et à l'odorat, elle est bientôt mangée et leur devient fatale. Ils sortent de leurs trous pour chercher de l'eau et étancher leur soif; et ils meurent ordinairement près de l'eau. Ils continuent à en manger tant qu'on leur en offre, sans en être détournés par le sort par leurs compagnons, comme on sait que c'est le cas avec les doses d'arsenic. Mon ami, résidant dans Derbyshire, acheta du Dr. Meyer un pot de poison à rat, et trouva que c'était une préparation de phosphore analogue à celle ci-dessus. Le mode actuel de le préparer est le résultat de mes propres expériences, faites dans la vue de mêler le phosphore avec la farine et le sucre, &c. sans courir les dangers du feu."—On trouvera dans le troisième volume, page 428, l'extrait dans le Journal de Société, auquel réfère le Dr. Urc, qui fut communiqué à la Société par le Capitaine Stanley Carr, de Tuschenbeck, près Lubeck, dans le Duché de Lauenburg. Ceci peut servir aisément de guide pour les membres de la société qui désirent suivre les prescriptions du Dr. Urc, et qui n'ont pas un thermomètre en main pour savoir si la température de 150° de Fahrenheit est égale au degré de chaleur à mi-chemin entre celui auquel (suivant Schubler) le blanc des œufs se coagule et la cire se fond.

Mr. Miles M. P. a rapporté le succès que lui et plusieurs autres, dans le Comté de Somerset, avaient eu pour la destruction des rats au moyen du remède du Capitaine Carr, et la manière extraordinaire avec laquelle les rats venaient le manger.

BLEND-CHAUX.—Nous avons vu hier une quantité de blé rouge d'une qualité supérieure, pesant 64 livres par minot, que l'on a récolté sous des circonstances qui démontrent ce qu'une bonne conduite peut effectuer en fait d'agriculture. Le blé en question était le produit d'un champ qui faisait partie, peu de temps auparavant, d'une commune qui n'avait pas été cultivée pendant plusieurs années, et que l'on regardait comme trop pauvre et trop stérile pour pouvoir rapporter quelque chose. Après l'avoir entouré, le propriétaire actuel mit de la chaux dessus en proportion de 100 minots par arpent, et mêla à la chaux une application considérable de fumier d'étable. On a semé l'au-

tomme dernier en blé le champ que l'on avait ainsi préparé, et il a produit une récolte de la meilleure qualité, contenant l'un portant l'autre 30 minots par arpent. Le champ ainsi amélioré et enrichi, n'exigera que bien peu de dépenses additionnelles pour les années à venir, et il rapportera en même temps une récolte annuelle abondante à son maître.—*Baltimore Amer.*

PRIX DU MARCHÉ DE MONTREAL.

CORRIGE PAR LE CLERC DU MARCHÉ.

Marché Neuf, 2 Septembre.

Bled, par minot,	5/6	a	6/3
Avoine, do.	1/3	a	1/6
Orge, do.	2/0	a	2/4
Pois, do.	2/6	a	3/9
Sarrasin, do.	1/8	a	2/1
Seigle, do.	2/6	a	3/0
Graine de lin do.	5/0	a	5/6
Patates nouvelles, par minot, ...	1/0	a	1/3
Fèves américaines, do.	4/0	a	4/6
Do Canada, do.	6/0	a	6/8
Miel, par lb.	0/4½	a	0/6
Bœuf, do.	0/2½	a	0/6
Mouton, par qr.	1/6	a	4/6
Agneau do.	1/3	a	2/6
Veau do.	2/0	a	10/0
Lard, par lb.	0/3	a	0/5
Beurre frais, par lb.	0/7½	a	0/9
Do. salé, do.	0/5	a	0/6½
Fromage, do.	0/3	a	0/4½
Saindoux, do.	0/5	a	0/6
Sucre d'érable, do.	0/4½	a	0/5½
Œufs frais, par douzaine,	0/5	a	0/6
Dindes (vieux), par couple,	5/0	a	6/0
Do. (jeunes), do.	0/2	a	2/9
Oies, do.	2/6	a	4/0
Canards, do.	1/8	a	2/6
Volaille, do.	1/3	a	1/8
Poulets, do.	1/0	a	1/6
Perdrix, do.	2/6	a	3/0
Bécassine, do.	1/6	a	1/8
Lièvres, do.	0/10	a	1/0
Pommes américaines, par barril, ...	10/0	a	15/0
Do. Canada, do.	0/0	a	0/0
Pêches, demi barrils,	15/0	a	24/6
Fleur, par quintal,	12/6	a	13/4
Bœuf, par 100 lbs.	20/0	a	30/0
Lard frais, do.	22/6	a	27/6
Foin, par 100 bottes,	20/0	a	27/6
Paille, par 1200 lbs.	12/6	a	17/6

Journal d'Agriculture Canadien.

PUBLIE TOUTS LES MOIS

A UNE PIASTRE PAR ANNEE,

PAYABLE D'AVANCE.

Tout maître de poste ou autre personne qui nous procurera six souscripteurs, aura droit à une copie gratis.

Comme l'objet de ce journal est de promouvoir les progrès de l'Agriculture, en répandant les connaissances par le moyen qui coûte le moins possible, nous ne demandons qu'une somme qui nous défraye seulement de nos dépenses. Le Prix de la souscription ne sera donc que de 5/ par an. Les sociétés, et communautés pourront se le procurer aux conditions suivantes.—

50 copies pour.....\$30

20 do do 15

10 do do 8

Payables aussi d'avance.

WILLIAM EVANS, EDITEUR ET PROPRIETAIRE.

LOVELL ET GIBSON, IMPRIMEURS.

Rue St. Nicolas, derrière la Banque du Peuple,